

Anthropology and Africa : la version de Archie Mafeje*

Anthropology and Africa semble de toute évidence soulever l'ire de Archie Mafeje au point de l'amener à dire que : « Le livre se présente comme un mensonge intelligemment exprimé, non pas tant à cause de ce qu'il dit mais plutôt parce qu'il ne révèle pas la signification de ce qu'il dit » (Mafeje, p.7). Mafeje se charge alors de donner du livre une signification qui est tout à fait à l'opposé de son sens véritable.

Il semble penser que je dissimule quelque chose. Le livre affirme que l'ouvrage comporte entre les lignes, un contenu qu'il entend dévoiler (p. 7). Je peux seulement protester et dire qu'il dévoile le sens d'*Anthropology and Africa* pour des raisons qui lui sont propres, en prétendant que le livre et l'Anthropologie en général cadrent avec un stéréotype qu'il a l'intention de battre en brèche.

Je me demande combien d'ouvrages récents il a lu sur l'Anthropologie. Il a certainement lu mon livre en diagonale. Ainsi il me reproche de ne pas avoir cité dans ma bibliographie (Mafeje, p. 9). *Anthropology and the Colonial Encounter* de Talal Asad ; mais en réalité je fais état de trois articles de ce livre qui traitent de l'Afrique, notamment ceux de Brown, James et Lackner. À la même page également, Mafeje affirme : « Elle ne cite aucun auteur africain hormis Mudimbe ». Avec un peu plus d'attention, il aurait constaté que j'ai mentionné Busiah, Danquah, Deng, Dike, Diop, Hountondji, Mabogunje, Obbo, Oppong et Kenyatta. Est-ce à dire qu'il me reproche de ne pas l'avoir cité ? Mafeje dit également : « se proclame anthropologue qui vent » (p. 9) et je me demande bien dans quelle partie du monde une telle pratique existe.

De nos jours, l'Anthropologie ne ressemble en rien à l'idée que semble en avoir Mafeje. Il s'agit d'un vaste domaine qui embrasse un grand nombre de sous-spécialisations, notamment en ce qui concerne la géographie des sujets et les théories. Les arguments avancés par Mafeje relèvent d'une vision dépassée de la discipline. Il lui faudrait actualiser ses connaissances pour mieux justifier son hostilité. Les préoccupations de l'époque coloniale n'ont rien à voir avec les courants de pensée actuels.

Sally Falk Moore
Harvard University
Cambridge, USA

Dans *Anthropology and Africa*, j'affirme que les sous-spécialisations de l'anthropologie ont proliféré au point de s'apparenter souvent plus à des sujets similaires dans d'autres disciplines, qu'à d'autres secteurs de l'anthropologie pas plus qu'il existe de paradigmes mis à jour, du moins en Afrique, qui distinguent l'anthropologie dans son acceptation actuelle des autres disciplines des sciences sociales.

Il est communément admis en anthropologie sociale, que l'engagement véritable aux travaux de terrain constitue un des principaux moyens d'acquisition de connaissances.

Un tel travail de recherche ne saurait se fonder uniquement sur une connaissance des travaux accomplis antérieurement dans ce domaine, il réside également dans le fait de transformer systématiquement en problématique, les concepts et catégories culturels et techniques.

Au cours des dernières années, les sujets et les sites de recherche anthropologique en Afrique ont été, à l'image du continent lui-même, d'une grande diversité.

Les recherches ethnographiques récentes ont porté sur tous les aspects de la vie africaine : des systèmes locaux d'attribution des terres aux camps de réfugiés, des pratiques traditionnelles à la législation foncière, de l'économie rurale au marché d'art touristique, des problèmes démographiques à l'idéologie du genre.

Beaucoup de ces études sont d'une grande valeur.

La diversité des sujets par rapport au travail effectué en Afrique est plus révélateur de l'état de la recherche dans la discipline.

Les thèmes développés dans *l'Annual Review of Anthropology* au cours de la dernière décennie montrent que cette grande variété de sujets et l'intérêt théorique qu'ils suscitent sont manifestes chez les Anthropologues qu'ils condui-

sent des recherches en Europe, au Moyen-Orient, en Malaisie, en Chine, au Pérou, au Mexique, en Afrique ou au Texas.

Il ne s'agit pas de « se réfugier dans les questions thématiques » ou « d'admettre » des similitudes entre plusieurs disciplines « faute d'alternative », il s'agit pour moi d'exprimer les préoccupations multiples de la discipline à l'heure actuelle.

Comme tous les autres anthropologues africanistes, j'espère qu'il y aura bientôt plus d'Africains dans la profession (Moore, p. 133). L'absence d'anthropologues africains au cours des dernières décennies s'explique non pas par leur exclusion par des « Européens », mais par des raisons politiques qui ont entraîné pendant une longue période, l'absence de formation appropriée en anthropologie dans beaucoup d'universités africaines.

Il n'existe plus de raison politique de considérer l'anthropologie comme une forme de connaissance taboue pour les intellectuels africains.

Des ouvrages donnant une idée générale de la discipline, traitant de son histoire et des débats en cours, devraient en faciliter l'accès à un plus grand nombre. L'histoire de la division du travail intellectuel chez les universitaires revêt lui-même un intérêt d'ordre intellectuel.

Une bonne compréhension de l'évolution d'une discipline entraîne la nécessité de la soumettre à un examen critique tout aussi important. L'une des idées-maitresses d'*Anthropology and Africa* est que l'anthropologie est de nos jours, le théâtre de plusieurs débats. Ceux-ci s'articulent au moins autour de cinq critiques que je décris comme suit :

La première concerne l'attaque contre le colonialisme non plus bien sûr sous sa forme politique d'antan parce qu'elle est dépassée, mais sous la forme des liens et des idées néocoloniaux ou des rapports quasi-identiques de « recolonisation ».

La seconde est la critique de l'économie globale qui comporte plusieurs aspects et sous-aspects dont notamment l'économie classique orientation vers la dépendance, le marxisme, la mondialisation, etc....

La troisième critique porte sur le genre qui recommande une nouvelle lecture de la littérature, une nouvelle analyse des données ethnographique et une nouvelle conception de l'ethnographie, pour réparer les distorsions du passé et empêcher leur répétition.

La quatrième soutient que toute lecture et discussion devrait être refaite à la lumière du discours Foucaultien sur les rapports de force.

La cinquième a trait à la compréhension post-moderne critico-littéraire de la problématique de l'interprétation qui, pour l'anthropologue, est associée aux nombreux dilemmes occasionnés par le dialogue, la traduction, la représentation et le sens littéral... (Moore, p. 86-87).

Non seulement Mafeje n'a rien à ajouter à tout ce qui précède, mais il veut réduire le débat à un thème : l'argument de la mentalité coloniale.

Il dit que je méprise souverainement cette critique (Mafeje, p. 12), il n'en est rien. Je dis que :

L'argument de la mentalité coloniale est l'un des thèmes d'une série d'attaques importantes par des anthropologues contre l'anthropologie, après les années soixante.

Ces attaques ont eu le même impact que l'idée selon laquelle l'indépendance n'avait pas répondu aux attentes des populations, que les économies africaines postcoloniales étaient néocoloniales, c'est-à-dire que les pays continuaient de subir une domination économique sans un contrôle administratif formel.

Par conséquent, lorsqu'on considère les critiques formulées par la suite, il devient évident que l'attaque contre la mentalité coloniale a eu des effets au-delà de sa cible initiale.

Cette attaque a donné relativement plus de poids aux schémas de pensée par rapport aux apparences fournies par les faits.

C'était une affirmation de la dépendance de l'intellect. Quelques-unes des idées développées à partir de la théorie d'Antonio Gramsci sur l'hégémonie et la domination par la suprématie culturelle ont eu des influences sur l'anthropologie.

Par ailleurs, la subjugation et l'asservissement de la conscience ont attiré l'attention des africanistes sur les résultats historiques du dialogue afro-européen.

Citons à titre d'exemple John et Jean Comroff (1991) (*Anthropology and Africa*, p. 79).

À la page 7, Mafeje demande : « Pourquoi Anthropologie et Afrique, et non pas Anthropologie et Europe ou Amérique ? »

En réalité, beaucoup de travaux sont actuellement en cours en Europe, en Amérique et, bien sûr, à travers le monde.

Parallèlement à ce travail ethnographique mené à l'échelle mondiale on peut noter un intérêt certain pour ces différentes recherches anthropologiques effectuées dans diverses parties du monde (Fardon, R. *Localizing Strategies*, 1990).

L'Afrique ne doit certainement pas être exclue de ce type d'études. Pour en revenir à l'essai de Mafeje et à ses commentaires désobligeants, il commence par dire à la page 6 : « Cela a été une surprise, du moins en ce qui me concerne, que parmi tous les Africains ayant effectué des recherches sur le continent, ce soit elle qui ait choisi d'émettre le jugement final sur l'anthropologie et l'Afrique ».

L'objet du livre n'est pas d'être un arrêt définitif. Comme je l'indique sans ambages dans la préface : « Il se peut que d'autres auteurs développent des approches différentes de l'Histoire et il y en aura sûrement » (P.VII).

Mafeje est tout à fait libre d'avoir sa propre version comme n'importe qui d'autre. Puisqu'il dit qu'en écrivant ce livre j'ai commis une bévue tant au plan professionnel que politique (Mafeje, p. 7) laissez-moi dire à vos lecteurs les circonstances qui m'ont amenée à l'écrire.

En 1990 ou au début de 1991, Mudimbe, Robert Bates et Jean O' Barr m'ont demandé d'écrire un chapitre pour contribuer à un livre qu'ils allaient éditer sous le titre de *Africa and the Disciplines : The Contribution of Research in Africa to the Social Sciences and Humanités*. (Chicago, University of Chicago press, 1993). L'on m'avait demandé de rédiger le chapitre sur l'Anthropologie.

L'idée derrière le livre était qu'un tel ouvrage pourrait persuader les écoles supérieures et les universités américaines de continuer à étudier l'Afrique

L'avenir de telles études faisait alors l'objet de préoccupations. La réduction des facultés et la hausse des coûts avaient obligé les administrateurs à procéder à une sélection des disciplines et des domaines

d'enseignement et de formation devant être maintenus ou abandonnés. Les éditeurs de *Africa and the Discipline* voulaient faire comprendre à ce qui devaient faire ces choix. L'importance actuelle de l'Afrique dans plusieurs disciplines. Toute personne intéressée par la situation institutionnelle du moment au USA, devrait se pencher sur l'ouvrage de Jane I Guyer *African Studies in the United States: A perspective* (African Studies Association Press, 1996). Cet ouvrage embrasse toutes les disciplines fournissant des données pertinentes sur l'Afrique, de l'agriculture à la planification urbaine.

L'anthropologie n'est qu'une de ces disciplines. Dans sa préface, l'ouvrage de Guyer (1996 : VII) dit : « le continent africain risque d'être de plus en plus marginalisé dans la vie universitaire [américaine] ». Les auteurs et les personnes ayant contribué à *Africa and the Discipline* avaient-ils tort de vouloir prévenir cela ?

Alors que j'avais pratiquement achevé le chapitre que m'avaient demandé d'écrire Mudimbe et ses collègues, un éditeur en visite à Harvard me demanda sur quoi je travaillais. Ceci est une pratique courante dans le milieu universitaire américain puisque beaucoup d'éditeurs recherchent souvent des manuscrits. Je lui expliquai et il voulut le voir.

En l'absence de tout manuel bibliographique, il pensa qu'il serait intéressant d'isoler de l'étude pluridisciplinaire, les éléments ayant trait à l'anthropologie, pour les développer dans un manuel distinct. Je demandai et obtins des auteurs de l'ouvrage interdisciplinaire, la permission de publier un livre basé sur ma contribution.

Pour revenir au problème plus concrets de l'histoire anthropologique traitée dans l'essai du CODESRIA, une des évolutions décrites dans *Anthropology and Africa* est la manière dont vers les années soixante, un grand nombre d'anthropologues a cessé d'utiliser mot le « tribu » comme un terme descriptif ou comme un concept analytique.

La « tribu » était non seulement perçue comme une construction de l'administration coloniale, mais l'anthropologie des « tribu et traditions » axée sur l'étude de « coutumes » a été progressivement remplacée par l'anthropologie tournée vers l'évolution et les mutations sociales.

Le paradigme structurel-fonctionnel cessa d'être une préoccupation de l'ensemble

des anthropologues i.e. pas seulement au niveau de l'Afrique.

Anthropology and Africa démontre que le challenge du travail de terrain en milieu urbain, l'étude de l'exode rural de la main-d'œuvre africaine constituent une des premières raisons ayant conduit à l'abandon du modèle basé sur les « tribus et traditions ». Ce travail de terrain en milieu urbain initié bien avant 1950 commença à faire évoluer les questions que se posaient les anthropologues et les méthodes utilisées pour y répondre. Quelques défenseurs de l'approche « tribus et traditions » continuèrent à travailler en marge de cette évolution, ce qui donna lieu à de curieuses théories confuses et contradictoires. Cependant l'ère de l'anthropologie tournée vers les « tribus et traditions » touchait à sa fin. L'avènement des indépendances africaines, au début des années soixante, déplaça totalement le terrain du débat intellectuel. Les changements politiques et économiques intervenus en Afrique modifièrent les éléments de base de l'analyse académique.

Mafeje prétend que je fournis des arguments pour le maintien du concept de « tribu » (Mafeje, p. 12), il n'en est rien.

Il m'attribue les opinions des personnes dont je viens de décrire les idées tantôt. Il va jusqu'à déplacer un guillemet pour donner l'impression que j'approuve Gulliver alors que je critique ma phrase, pour ne pas avoir mis en exergue le contexte colonial associé au mot « tribu » (Mafeje, p. 12 citant la p. 92 de *Anthropology and Africa*).

Mafeje soutient, par ailleurs, que je ne prends pas en considération les circonstances historiques ayant conduit à l'évolution des idées intervenue avec la décolonisation. Il se peut que Mafeje ait fait ces allégations pour des raisons d'amour propre.

Il affirme sans modestie aucune, qu'il est à l'origine de ces développements intervenus dans l'anthropologie, de la démarcation par rapport aux concepts de tribu et de tribalisme. Faisant allusion à l'anthropologie sociale, il affirme : « malgré les prétentions euro-centristes » de Sally Moore, les anthropologues ne sont pas parvenus à éliminer la notion de tribu du discours anthropologique.

Les Africains à travers ma personne, y sont parvenus en 1971 avec la publication de mon article sur « l'idéologie du tribalisme » (Mafeje, p. 12).

Cette influence que Mafeje revendique et pour le moins exagérée. L'idée de tribalisme faisait l'objet de critiques depuis plus d'une décennie ayant que Mafeje ne rédige son article son article par les universitaires et les non-universitaires, en Afrique et ailleurs.

J'attire l'attention de Mafeje sur les observations faites par Joan Vincent dans son histoire de l'anthropologie politique, en particulier lorsqu'elle dit : Déjà en 1986, la position de l'anthropologie politique était presque entièrement révisionniste... l'ethnie émergea pour se substituer progressivement au tribalisme (1990 :334). Il suffit simplement, pour trouver un exemple irréfutable du degré d'engagement des universitaires par rapport aux questions ethniques dans les années soixante, de consulter *Pluralism in Africa* de Leo Kuper et M. G. Smith (1969) sans que l'article Mafeje publié en 1971 très court au demeurant n'ait été d'un quelconque apport. La réflexion sur l'anthropologie a toujours été liée à la situation politique et historique du moment. Il s'agit là d'un argument très important dans *Anthropology and Africa*. C'est pourquoi j'ai divisé l'histoire de la discipline en période coloniale et post-coloniale. Je suis d'accord avec Mafeje pour dire que la pensée académique est un « processus déterminé historiquement » (Mafeje, p. 9, voir ce que j'avance à la p. 79, cité ci-dessus à propos de la dépendance de l'intellect). Cependant, par définition les situations politiques changent et les événements historiques se succèdent.

Bien des choses se sont pensées en Afrique depuis les années soixante. Il y a assurément des individus qui auraient aimé renouer avec la gloire connue pendant leur jeunesse, alors qu'ils contestaient l'anthropologie de l'époque coloniale. Quelques-uns d'entre eux (Mafeje entre autres) se vantaient alors de donner non seulement des leçons à leurs aînés, mais aussi de révolutionner la discipline. Peu leur importait de savoir que des changements profonds étaient en cours et que ses amis et lui ne faisaient que prendre le train en marche, train du reste occupé par beaucoup d'autres individus. Au cours des périodes de transition d'anciens et de nouveaux paradigmes se chevauchent.

Le fait que des incohérences aient été observées par beaucoup d'anthropologues entre et dans les différents modèles et la manière dont ils ont réagi face à cela, constituent un des points que je voulais soulever dans mon étude de l'histoire de la discipline.

Cette situation n'est pas particulière à l'anthropologie, il en été de même pour toutes les sciences sociales et bien d'autres disciplines, dans beaucoup de pays, pas seulement en Afrique mais aussi en France, aux États-Unis et dans d'autres pays. Un grand mouvement de prise de conscience des changements paradigmatiques était en cours.

Ce n'est certainement pas un hasard que *The Structure of Scientific Revolutions* de Thomas Kuhn ait été publié en 1961.

Aujourd'hui en 1996, ne doit-il y avoir qu'une seule orthodoxie, qu'un seul paradigme de science sociale acceptable ? Quelle conception d'un discours académique ouvert est-ce donc là ? En donnant de façon ingénieuse une fausse interprétation d'*Anthropology and Africa*, Mafeje se crée une opportunité de se poser en référence. Il nous dresse une liste de plusieurs anthropologues qu'il connaît et non seulement fait état de sa collaboration avec Monica Wilson dans la rédaction d'un livre, en 1963, sur le *Langa Township* en Afrique du Sud mais prétend également qu'il l'a amenée à changer d'avis (je me demande bien à propos de quoi).

La préface du livre de Monica Wilson atteste bien du travail de terrain accompli par Archie Mafeje mais précise : « La formulation des problèmes, la direction du travail de terrain et la rédaction de l'ouvrage relèvent du professeur Monica Wilson » (p. VIII). Pour autant que je puisse dire (à en juger par leurs titres et les notes de catalogues dans les bibliothèques), les livres de Mafeje depuis le *Langa study*, ont porté sur la théorie politique et le développement et n'ont nécessité aucun travail ethnographique de terrain, de sa part. Son dernier livre : *The theory and Ethnography of African Social Formation* (Dakar, CODESRIA, 1991) est une relecture et une réinterprétation des textes anthropologiques classiques de la période coloniale, sur les royaumes interlacustres.

Les problèmes qu'il soulève dans ce livre sont très intéressants. De toute évidence, il pense que l'histoire de l'anthropologie est importante et qu'une nouvelle analyse des vieux classiques peut être mise en profit de nos jours. Je suis d'accord avec lui son livre aurait pu constituer une publicité pour *Anthropology and Africa*, s'il n'avait lu le mien avec autant d'animosité. Mafeje me réprimande pour avoir omis de citer plusieurs articles et ouvrages. Je peux seulement répondre qu'il m'a fallu faire un choix,

plusieurs centaines de références ne suffiraient pas pour être exhaustif et je me suis plus intéressée aux livres qu'aux périodiques, aux monographies et aux travaux de terrain qu'aux commentaires. Il ne fait aucun doute que j'ai dû laisser de côté autant d'ouvrages intéressants que j'en ai cités. On ne peut tout mettre dans un petit livre. Je dois ajouter que je suis attristée par le fait que Mafeje ait adopté un ton aussi insultant. Je sais qu'il y a des personnes pour les-

quelles il suffit simplement de crier « colonialiste, raciste, euro-centriste », comme il le fait en parlant de moi, et cela aussitôt prend les mêmes proportions que lorsqu'on crie « au feu ! » dans une salle de théâtre pleine à craquer. Il y a des personnes qui réagissent immédiatement à ce type de qualificatif et beaucoup d'individus bien-pensants qui se distinguent en collant des étiquettes aux autres. Je crois que la communauté des chercheurs en sciences sociales, représentée par le

CODERSIA, est plus nuancée dans ses jugements. Ce déballage qui n'honore personne ne peut assurément pas passer pour une divergence de vue entre universitaires. Il y a tellement de travail à abattre, de thème de recherche à développer, de données historiques actuelles à enregistrer, de problèmes sérieux à débattre sur les méthodes et les modèles, d'obstacles à une franche communication, que c'est dommage d'être amené à perdre son temps dans des querelles de chiffonniers.

* *Bulletin du CODESRIA*, numéro 3, 1996 (p. 23-26).